L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 SEPTEMBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 SEPTEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Jas. P. Guinault—Au No 230 rue Bourbon, entre Ursulines et St Philippe—Un ameublement complet, une grande baronche, une baronche moyenne et un lot de harnais.

L'apaisement en France.

Ce qui frappe, d'abord, dans la séance d'ouverture des conseils généraux, c'est —lisons-nous dans la *République française* —le caractère d'apaisement et presque de cordialité qui, dans la plupart des départements, a marqué l'élection du bureau. Cinq ou six présidents, républicains, bien entendu, ont été élus à la presque unanimité; plusieurs autres, sans réunir l'unanimité, n'ont pas eu, néanmoins, de concurrents; pour tous, le nombre des suffrages a augmenté depuis l'année dernière. Il nous a paru curieux, en effet, de nous reporter à la session d'août 1889, à l'époque où nous étions en pleine crise, à la veille même des élections. La comparaison est instructive; tel président, qui réunit aujourd'hui 30 ou 32 suffrages, n'en avait alors qu'une vingtaine; tel autre, élu maintenant sans compétiteur, n'était péniblement arrivé qu'à deux ou trois voix. Partout un changement se remarque, et partout le changement est à l'avantage de la République.

Il n'y a pourtant pas eu de renouvellement depuis l'année dernière; les conseils généraux ne se sont pas modifiés: ils sont aujourd'hui, comme composition du moins, ce qu'ils étaient hier. Que s'est-il donc passé? On le devine. Il y a la lassitude naturelle, le besoin de désarmement qui devaient forcément succéder à l'agitation de l'an passé, à ce terrible effort où tous les adversaires de la République se sont armenés, et où chacun d'eux a laissé plume ou poil.

On avait bien vu, depuis la réunion de la Chambre, que la Droite, sans être encore ce qu'elle devrait être, n'est plus, cependant, ce qu'elle a été. Mais la différence est bien plus sensible dans les conseils généraux. C'est qu'ici les choses se passent sous les yeux mêmes de l'électeur, et qu'il est bien difficile, quand on se trouve au milieu même de ses commettants, de ne pas entendre leur voix ou de feindre la surdité.

Or le sentiment public n'est pas précisément à la bataille. Avec le suffrage universel, ce n'est pas comme dans la chasse: quand une bécasse n'a pas manqué, il n'aime pas qu'on la recommence. Il y a juste un an, d'un bout à l'autre de la France, les électeurs ont demandé et les élus ont promis une politique qui fût, le moins possible, de la politique. Il a été décidé, de part et d'autre, qu'on s'occuperait d'affaires, et, en dehors même de la Chambre, où tiendrait-on parole, si ce n'est dans les conseils généraux?

Ce n'est donc pas, il faut bien se le dire, par un subit amour de la République, que par une brusque conversion à gauche que les conservateurs suivent aujourd'hui une politique nouvelle: c'est par un sage souci, une assez juste intuition de leur propre intérêt. Mais cet intérêt existant aussi l'an passé, et ils ne le comprenaient pas de la même façon. Au surplus, que ce soit ou non pour le bon motif, ne considérons que le résultat, qui est appréciable, puisqu'il étend peu à peu cette politique de concentration qui a toujours été la nôtre au point de vue républicain, et que nous servirions plus volontiers encore au point de vue national.

Le parti républicain, d'ailleurs, c'est une justice qu'on lui rendra, n'est jamais en reste de courtoisie quand les avances qu'on lui fait lui semblent sincères. C'est même son grand défaut que sa maison n'est jamais à lui, et que ceux qu'il y laisse entrer n'ont généralement d'autre but que de l'en faire sortir. Mais enfin il ne faut pas toujours juger par l'expérience du passé, et nous sourcirons sans nous arrêter, quant à nous, aux paroles conciliantes, aux appels à la concorde qui se retrouvent dans plus d'un discours d'ouverture. C'est, comme on dit, un sentiment qui est dans l'air, ce sont des paroles qui s'imposent, car elles sont venues, dans la session de hier, à l'esprit et sur les lèvres d'hommes politiques également dévoués à la République, c'est bien certain, mais qui n'en sont pas moins séparés, sur plus d'un point, par des nuances très sensibles.

Tel président, par exemple, d'entendre, dans un département plutôt avancé, comme Saône-et-Loire, l'honorable M. Sarrien tenir à peu près le même langage que presque à la même heure, M. Ribot parlait aux modérés du Pas-de-Calais: "Il en est beaucoup parmi les adversaires les plus violents de la République, a dit fort justement M. Sarrien, qui commencent à perdre courage et à se demander si leur devoir, commandé, d'ailleurs, par le patriotisme et par l'intérêt du pays, n'est pas de s'incliner et de se soumettre au verdict si nettement formulé dans les dernières élections...."

Et M. Ribot, à l'autre bout de la France, répond, comme un éloquent écho:

"Bien des divisions s'effacent peu à peu. Le champ de la République s'élargit dans le pays, comme l'atteste le résultat des élections. On peut entrevoir le jour où la forme du gouvernement ayant cessé d'être contestée, toutes les forces, toute l'activité des partis politiques seront tournées vers les meilleures méthodes de gouverner ce grand pays, de lui faire dans le monde la place dont il est digne...."

Si les conservateurs sincères, si les hésitants ne trouvent pas que ce soit là une République suffisamment ouverte, c'est qu'ils n'ont pas envie d'entrer, et ils n'exigent pas de nous, j'imagine, que nous allions les chercher dans la rue. Mais, déjà, les chefs eux mêmes emboîtent le pas à leurs électeurs. Hier, à la Rochelle, tandis que M. le comte Lemercier, en présentant à M. le président de la République ses collègues du conseil général, parlait lui aussi, gagné par la contagion, comme M. Sarrien et comme M. Ribot, un député de la Droite, M. Roy de Loulay, était là, approuvant, et, par sa présence, prêchant d'exemple. Il est vrai que M. Jolibois n'y était pas, mais ce serions pas trop gourmands. Un sur deux, c'est déjà bien. Il y a pour la circonstance, un lot de proverbes que nous pourrions citer: "Petit à petit l'oiseau fait son nid", et encore: "Tout vient à point qui sait attendre". L'honorable M. Jolibois peut prendre son heure: nous saurons attendre!

Un banquier entrant chez un de ses amis, haletant, les traits renversés:

—Ah! mon ami, ma femme vient de s'enfuir!

—Oh! mon Dieu! Et avec qui?

—Avec ma caisse!!!

Il y a toujours des chiffonniers. Malheureusement, il n'y a plus de Gavarni pour mettre son crayon si philosophique à leur service.

Que n'eût-il pas fait, avec cette légende!

Deux filles causent politique, tout en fouillant fraternellement dans un tas d'ordures, et l'un d'eux s'écrie:

—Sénateur, moi, jamais de la vie, parce que, vois-tu, Boiffard, le sénat, ce n'est pas dans mes opinions. Député, je n'dis pas, des fois, si on m'offrait.....

Un annibale actuellement exhibé, à Paris, au Jardin d'Acclimatation, connu avec le gardien des Européens qu'il a connus autrefois, et notamment d'un missionnaire qui a séjourné longtemps dans sa tribu.

—Il voulut nous quitter un jour, dit-il, mais nous aimes bien le décider à rester.

—Comment cela?

—Oui; nous le fîmes revenir... dans l'jaule!

FEUILLETON.

SACRIFIÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

QUATRIÈME PARTIE.

(Suite.)

—Je ne reconnais plus ta présence d'esprit; tu prétendais tout à l'heure que tu ignorais où je me trouvais!....

—C'est que je l'ignorais en effet! Je t'affirme que c'est bien la vérité.... Et l'on me menaçait de ta vengeance. C'est grâce à cela qu'on m'avait entraînée.... Elle trouvait cette excuse pour adoucir son mari. Et une terrible rage grondait en elle contre le baron Kreizer, qui l'avait si bien trompée.

—Eh bien! ma chère, tes associés avaient sans doute d'autres préoccupations, car ils m'ont oublié. Depuis que j'ai recouvré ma liberté, je suis auprès de M. Labadié et de M. Clifford. Et quant à ce Kreizer que tu avais, je le devine, chargé de m'espionner, c'est moi qui l'espionnais. Tu vois que tu peux le trahir sans crainte; la ruse et la puissance ne sont plus de son côté; tu peux même le considérer comme vaincu. Dis-moi donc où il se trouve en ce moment; il ignorerait toujours ton indiscrétion, et, s'il l'apprenait par hasard, il n'oserait plus s'en venger.

Ida hésita longuement; elle prononça enfin à voix basse:

—Le baron doit descendre du train à la première station et se rendre.... à.... à....

—Achève donc!

—A Saint-Etienne, balbutia Ida.

—Oh M. de Mondoze l'aura précédé, sans doute?

—Mais que va-t-on faire à Henri? s'écria Ida avec angoisse.

—Ce qu'on lui fera à ton galant? Cela ne me regarde pas! Tant pis pour lui..... S'il lui arrivait malheur, tu n'aurais pas à le regretter, puisqu'il ne veut plus de toi! Peu importe, d'ailleurs! Répondu encore: ces gens, que vont-ils faire à Saint Etienne?

A la pensée qu'Henri était menacé, Ida se reprochait sa faiblesse, et elle se taisait, regardant son mari avec fureur.

—Je veux toute la vérité, dit celui-ci, très froidement.

—Mais j'ignore.....

—Non. Tu sais tout.... Et tu sais aussi que tu dois m'obéir.

—Ils incendieront les établissements de M. de Montreux, avons Ida soumise.

—Quand?

—Sans doute pendant la prochaine nuit.

—Si tu me trompais, n'oublie pas que je me vengerais, que je dénoncerais ta honte....

—Je te dis bien la vérité.

—Pourquoi a t on attiré le comte de Montreux en Angleterre?

—Simplement pour qu'il ne soit pas à Saint Etienne.

—Ne commet-ra-t-on aucune tentative contre lui, à Londres.

—Non; ou, du moins, je l'ignore.

—Bien, dit le caissier en se levant comme pour se retirer. Adieu.

Il tendit la main à sa femme qui se recula instinctivement comme si elle avait peur de son étreinte.

—Je voulais, lui dit-il, sceller notre marché par une bonne poignée de main.... Mais il me manque encore quelques détails.

—Ce n'est donc pas fait?

—Non. Il te tarde peut-être de me voir partir? Tant pis, ma chère, car je ne te quitte plus: tu serais capable d'envoyer une dépêche à tes accolytes.

—Tu veux rester ici?

—Oui, jusqu'à ce qu'on me relève de mon poste. Mais, comme il faut que je communique à qui de droit le résultat de ma démarche.... permets-moi de sonner.

Et il sonna.

Au bout d'un instant, le domestique arrivait.

—Veuillez, lui dit Jacques Bertrand, aller chercher un homme qui attend au coin de la rue Clément-Marot et de l'avenue Montaine.

Le domestique, très surpris, interrogea sa maîtresse du regard.

—Allez, ordonna Ida, feignant d'être calme.

Dès que le domestique fut sorti, le caissier dit:

—C'est M. Labadié, il vient chercher certain papier que tu m'a remis aujourd'hui le baron Kreizer.

—Oh! pas cela! s'écria Ida avec fureur.

—Je le veux.

Ida, le regard en dessous, prononça d'une voix hésitante:

—Je vais te le chercher.....dans ma chambre....

—Non. Tu les as sur toi, dans la poche de ta robe; je t'ai vue les y mettre; ils sont contenus dans un portefeuille.... Et pas de tromperie, je les connais....

Lentement, dominée par le regard de son mari, elle glissa sa main dans sa poche, et en retira le portefeuille.

Elle donna un papier à son mari; il le reconnut aussitôt; c'était celui où se trouvait le nom du général de Montreux.

—Elle voilà un, dit-il. L'autre, maintenant?

Elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer.

—Je le vois qui dépasse, dit son mari, cette enveloppe jaunâtre.... Mais donne donc!

Elle se le laissa arracher.

—Enfin! s'écria le caissier.

Le domestique revenait, ouvrait la porte du boudoir et annonçait:

—M. Jérôme Labadié.

XII

LA VENGEANCE.

Bernard Lavergne, l'excellent contremaître de M. de Montreux, était très fier de la confiance absolue dont l'avait honoré le comte et plus spécialement Harry Clifford.

Lorsqu'ils étaient partis pour Paris, ils lui avaient donné les ordres suivants:

—En notre absence, vous nous répondez de la sûreté de l'usine: en dehors des questions financières, qui ne regardent que M. Jordanne, vous serez maître comme un capitaine à son bord. Vous dirigerez le travail....

Oh! cela ne l'embarrassait guère; la besogne était tracée d'avance pour une quinzaine de jours. Et, s'il survenait une difficulté, il télégraphiait à Harry qui répondait par retour de télégramme.

Mais, ce qui préoccupait horriblement le vieux contremaître, ce qui l'empêchait de dormir, lui donnait la fièvre, c'était la recommandation si pressante de Harry.

—Vous devez voir tout ce qui se passera aux alentours de l'usine. Signalez moi toute figure suspecte; n'embauchez aucun nouvel ouvrier: en un mot, défiez-vous de tout et de tous. Il se pourrait qu'une tentative, semblable à celle qui a déjà eu lieu, fût faite en mon absence; à vous de l'empêcher!....

Et Bernard Lavergne veillait nuit et jour; et il était furieux de ne rien découvrir de suspect.

—Que doit penser de moi notre ingénieur quand je lui écris, régulièrement, qu'il ne se passe rien d'anormal? Il doit me prendre pour une vieille bête.

Et il faisait des rondes, il organisait des patrouilles.

Et il ne découvrait toujours rien.

L'usine marchait admirablement. On n'entendait jamais la moindre discussion entre les ouvriers et les chefs d'atelier.

Les ouvriers étaient d'ailleurs dans le ravissement: une découverte de mécanique, faite par Harry avant son départ, permettait d'augmenter le rendement des machines, tout en diminuant un peu le travail des hommes, ce qui se traduisait par une légère augmentation de salaires.

Quant à Jordanne, depuis que l'argent, et de l'argent français, affluait dans sa caisse, il avait retrouvé sa belle tranquillité et était le plus heureux des caissiers.

Sur ces entrefaites, Bernard Lavergne fut bouleversé de recevoir, un matin, la dépêche suivante de Jérôme:

"Redoublez surveillance. Observez "tout aujourd'hui. Ce que nous re- "doutons se produira sans doute dans "la nuit. Emparez-vous de tout être "suspect, mais évitez tapage et scan- "dale. J'attends comte et Harry, qui "vont arriver d'Angleterre; nous par- "tirons aussitôt pour Saint-Etienne, où "serons à une heure du matin.

"JÉRÔME LABADIÉ."

La première pensée de Jérôme, lorsqu'il avait été maître des secrets de la vicomtesse, avait été de partir lui-même pour Saint-Etienne, sans attendre Harry; mais il avait fait cette sage réflexion que, délivrée de lui, Ida réussirait sans doute à se délivrer de son mari.

Et, une fois libre, que ferait-elle?....

Les menaces de son mari suffiraient-elles à empêcher la vicomtesse de prévenir ses complices?....

Ce que Harry et lui poursuivaient depuis si longtemps se présentait enfin: leurs ennemis allaient commettre un crime infâme, et il était certain de pouvoir les surprendre, les démasquer au milieu même de ce crime, les forcer à tout avouer.....

Et l'innocence de Pierre Sandrac éclaterait au grand jour!

Mais, que la vicomtesse pût envoyer une dépêche au baron Kreizer, et le baron, se voyant découvert, renoncât à sa tentative, disparaissait pour quelque temps..... Et ce serait encore, peut-être pour bien des mois, cette même existence de défiance, de guerre sourde, sauvage....

Il fallait en finir, cette fois!

—Ma belle amie, dit-il à la vicomtesse, vous êtes battue; sachez accepter la défaite en souriant. Je tâcherai, d'ailleurs, comme vous êtes une fort aimable femme, de vous la rendre aussi légère que possible.—M. Jacques Bertrand, veuillez me laisser seule avec madame.

Et quand Jacques Bertrand se fut retiré, Jérôme continua:

—J'avais d'abord décidé de vous mettre sous la garde de votre.... mari....

—Oh! mon mari! fit Ida avec ironie.

Depuis qu'il n'était plus en face d'elle, elle reprenait un peu d'énergie.

—Mettons: de votre ex-mari, ma chère; mais je vois que sa présence vous serait un peu trop désagréable: c'est donc moi qui vous servirai de gardien.

—Que craignez-vous encore de moi, puisque je me soumets à vos volontés?

—Que vous ne changiez d'idée si je vous rendais votre liberté.

—Vous me séquestrez?

—Chez vous, chère madame, et je vais m'efforcer de vous rendre votre emprisonnement momentané aussi peu ennuyeux que possible. Vous m'aviez invité à prendre le thé chez vous; nous prendrons le thé, et nous bavarderons jusqu'à l'aurore.....

—Ah! vous m'avez bien jouée, monsieur Labadié!

—J'ai fait de mon mieux, madame.

Ida s'inclinait; elle sentait bien qu'elle n'avait plus qu'à obéir.

Jérôme chargea alors Jacques Bertrand de porter trois dépêches au bureau central de la rue Grenelle: celle que Bernard Lavergne devait recevoir le lendemain matin, une seconde à Louis Ducros pour lui fixer un rendez-vous chez la vicomtesse, et la troisième destinée à Harry.

Il avait été convenu entre les deux amis qu'ils donneraient les ordres nécessaires au télégraphe, à Paris et à Londres, pour pouvoir communiquer à toute heure, même dans la nuit.

Dans cette dépêche, Jérôme prévenait l'ingénieur de ce qui se passait, et lui recommandait de quitter Londres sans tarder avec le comte, afin qu'ils pussent se trouver tous réunis à Saint Etienne, la nuit suivante.

Bernard Lavergne avait à peine démêlé l'émotion que lui avait causé la dépêche de Jérôme, qu'il en recevait une seconde, venant de Londres et portant la signature du comte de Montreux.

Elle était ainsi conçue:

"Il est possible que, dans la pro- "chaine nuit, on essaye de s'emparer "de pièces importantes qui se trouvent "*dans le cabinet de ma maison d'habi-* "*tation.* Redoublez de surveillance. "et si le coup se fait réelle- "ment, prenez vos dispositions pour "arrêter les gredins qui le tenteront. "Mais, pour ne pas éveiller leurs soup- "cons, agissez secrètement. En tout "cas, évitez tout scandale, et attendez "mon arrivée avant de prévenir la "police. Je serai cette nuit à Saint- "Etienne.

"Comte DE MONTREUX."

—Ne pas prévenir la police! s'écria le contre-maître; il est bon, monsieur le comte. Me voilà avec une belle responsabilité sur le dos!

Et il fut enchanté lorsque le commissaire de police du quartier de la Chaléassière, prévenu par l'administration des Télégraphes, vint lui demander, quelques instants après, de lui montrer la dépêche qu'il avait reçue de Londres.

Bernard Lavergne ne pouvait refuser.

Le magistrat, comprenant le désir secret du comte: "Evitez tout scandale!" dit au contre-maître:

—M. de Montreux a raison: tout déploiement de police serait une imprudence; les gredins en question se détourneraient qu'ils sont découverts, et ils ne tomberaient pas dans le piège que nous allons leur tendre. Je vous enverrai simplement deux agents, qui se cacheront avec vous dans l'habitation de M. de Montreux; nous jouerons aux échecs, les coudes sur la table, et on les pincera sur le fait: il est temps que ce Pierre Sandrac tombe entre nos mains.

—Ah! fit Bernard Lavergne avec un sourire en dessous, vous croyez encore que c'est ce Pierre Sandrac!....

—Mais, évidemment!

—Eh bien! j'ai comme une idée, monsieur le commissaire, que, si l'on arrête quelqu'un cette nuit, ce quelqu'un ne sera pas Pierre Sandrac.

—Oui, je sais, dit le magistrat en haussant les épaules, que vous n'avez jamais cessé de le défendre; vous êtes trop bon..... Vous verrez, cette nuit!

—Soit, monsieur le commissaire, nous verrons.

Et Bernard Lavergne se frotta les mains.

Le soir, toutes les dispositions étaient prises pour sauvegarder l'habitation du comte de Montreux.

Les deux agents envoyés par le commissaire de police étaient venus, vêtus en ouvriers et Bernard les avait placés, avant la nuit, dans le cabinet même du comte.

Quant à lui et aux hommes de confiance qui l'aidaient habituellement dans ses rondes, ils gardaient un peu tous les coins de l'habitation.

Comme à Neuilly, le soir où l'on avait arrêté Pierre Sandrac, les portes étaient à peine fermées. Les gredins qu'on attendait entreraient facilement, on refermerait les portes, et ils seraient inévitablement arrêtés.

Telle était du moins la pensée de Bernard Lavergne et du commissaire de police.

Ils auraient été un peu moins rassurés s'ils avaient pu pénétrer, en ce moment, dans un cabinet particulier de l'Hôtel de France, où trois hommes fumaient silencieusement, tandis qu'un domestique enlevait les restes d'un fin repas, auquel les convives avaient d'ailleurs médiocrement fait honneur, et servait le café et les liqueurs.

Ces trois hommes étaient Max Kreizer, le baron et Henri de Mondoze.

Pendant tout le repas, ils n'avaient parlé que de choses indifférentes. Ils attendaient impatiemment que le garçon les laissât seuls.

Et quand le garçon se fut retiré, ils attendirent encore que des jeunes gens qui dînaient dans un cabinet voisin, fussent partis.

Ils parlèrent alors; mais leur conversation fut courte.

—Voyons, dit le baron d'une voix agitée, si nos dispositions sont bien prises. J'ai reçu un télégramme de Corthey m'avisant que la dépêche signée du nom de M. de Montreux avait été expédiée, ce matin, à Bernard Lavergne. Avez-vous pu, M. de Mondoze, constater l'effet de cette dépêche.?

—Parfaitement. Emotion au télégraphe, bavardages; et, comme conséquence, le commissaire prévenu. Il a envoyé deux hommes à Bernard Lavergne: ces hommes, ainsi que tous ceux qui font habituellement des rondes dans l'usine, sont cachés dans l'habitation du comte.

—C'est-à-dire à deux cent cinquante mètres de l'usine! s'écria le baron avec un sinistre mouvement de joie.

—Oui, dit Mondoze; il est très probable que l'usine sera à peine surveillée cette nuit.

—Et toi, Max, as-tu réussi? interrogea le baron.

—Mon père, les bidons de pétrole sont cachés à l'endroit que vous m'avias indiqué, à deux pas de la petite porte par laquelle nous devons entrer.

—Avez-vous sur moi toutes les clefs nécessaires? demanda Mondoze.

—Vous avez bien que j'avais pris l'empreinte de toutes les serrures pendant mon séjour chez M. de Montreux; et nous pénétrerons partout sans le moindre difficulté, affirma Max.

—Et sans danger, appuya le baron.

—Je suis cependant un peu inquiet, dit Mondoze, de ne pas avoir reçu de nouvelles de la vicomtesse.

—Elle se sera sentie espionnée, répliqua le baron; et elle aura jugé plus prudent de ne pas nous envoyer de dépêche.

—Et le comte est toujours à Londres?

—Oui. Corthey ajoute, dans son télégramme, qu'il l'a vu, dès hier, à son arrivée; et il a accepté le rendez-vous qu'il lui a fixé pour aujourd'hui dans la soirée; il est même probable qu'ils sont ensemble en ce moment.

—Eh bien! partons, dit Mondoze d'un ton résolu, mais non sans une pointe de mélancolie.

Le baron le regarda du coin de l'œil et lui demanda:

—Auriez-vous quelques hésitations?

—Moi! Certes non.... puisque je suis ici avec vous.

Et cependant, depuis deux jours, il faisait d'amères réflexions.

Jusqu'alors il n'avait jamais touché de ses mains à un crime; il avait toujours eu des exécuteurs de ses basses œuvres.

Déjà, cela lui avait répugné de se mêler si activement de la tentative d'enlèvement de Mlle de Montreux; et, maintenant, il s'enfonçait dans le crime le plus banal, le plus vulgaire qu'on pût rêver; une tentative d'incendie, que la moindre intervention pouvait faire échouer, malgré la belle assurance du baron.

Et si le malheur voulait qu'ils fussent surpris, la honte de sa vie éclaterait au grand jour.

Il ne pouvait plus écarter cette pensée de son esprit; il se représentait l'affreux scandale dans Paris lorsque partout, à son club, dans les salons, aux réunions de courses, ses anciens amis se raconteraient la dernière aventure du brillant clubman tombé de si haut.

—Que de bons! murmurait-il.

Pour la première fois, il avait honte de la triste et criminelle existence qu'il avait menée.

—Ah! si c'était à refaire!

Et comme il eût voulu fuir, en ce moment, laisser ce Kreizer et sa vengeance.

Est ce qu'il avait aucun droit, lui, de se venger du comte de Montreux?.... Que faisait il donc là?....

Mais il était pris dans l'engrenage du crime; il fallait aller jusqu'au bout.

Vers onze heures, les trois hommes arrivaient devant l'usine.

Ils en firent le tour, lentement, regardant si personne ne se tenait caché dans les ruelles environnantes; et ils furent bientôt devant la petite porte par laquelle ils avaient décidé d'entrer.

En ce moment, ils entendirent des pas.

Bernard Lavergne faisait une ronde à l'intérieur, accompagné d'un des agents de police.

Les veilleurs allaient avec beaucoup de précaution, pas à pas.

Ils n'étaient séparés des bandits que par l'épaisseur des murs de ronde.

Comme ils passaient devant la petite porte, Bernard Lavergne l'ouvrit.

Les bandits n'avaient entendu le bruit de la serrure; ils eurent le temps de se jeter dans un petit fossé qui fait le tour de l'usine.

Bernard Lavergne et l'agent regardèrent de tous côtés, et l'agent dit:

—Il n'y a rien à craindre par ici.

—Evidemment, fit le contre-maître.

—Retournons à la maison d'habitation.

Et ils s'éloignèrent.

Kreizer attendit un quart d'heure; puis il prononça d'une voix sourde:

—Allons, c'est le moment.

Bernard Lavergne avait à peine démêlé l'émotion que lui avait causé la dépêche de Jérôme, qu'il en recevait une seconde, venant de Londres et portant la signature du comte de Montreux.

Elle était ainsi conçue:

"Il est possible que, dans la pro- "chaine nuit, on essaye de s'emparer "de pièces importantes qui se trouvent "*dans le cabinet de ma maison d'habi-* "*tation.* Redoublez de surveillance. "et si le coup se fait réelle- "ment, prenez vos dispositions pour "arrêter les gredins qui le tenteront. "Mais, pour ne pas éveiller leurs soup- "cons, agissez secrètement. En tout "cas, évitez tout scandale, et attendez "mon arrivée avant de prévenir la "police. Je serai cette nuit à Saint- "Etienne.

"Comte DE MONTREUX."

—Ne pas prévenir la police! s'écria le contre-maître; il est bon, monsieur le comte. Me voilà avec une belle responsabilité sur le dos!

Et il fut enchanté lorsque le commissaire de police du quartier de la Chaléassière, prévenu par l'administration des Télégraphes, vint lui demander, quelques instants après, de lui montrer la dépêche qu'il avait reçue de Londres.

Bernard Lavergne ne pouvait refuser.

Le magistrat, comprenant le désir secret du comte: "Evitez tout scandale!" dit au contre-maître:

—M. de Montreux a raison: tout déploiement de police serait une imprudence; les gredins en question se détourneraient qu'ils sont découverts, et ils ne tomberaient pas dans le piège que nous allons leur tendre. Je vous enverrai simplement deux agents, qui se cacheront avec vous dans l'habitation de M. de Montreux; nous jouerons aux échecs, les coudes sur la table, et on les pincera sur le fait: il est temps que ce Pierre Sandrac tombe entre nos mains.

—Ah! fit Bernard Lavergne avec un sourire en dessous, vous croyez encore que c'est ce Pierre Sandrac!....

—Mais, évidemment!

—Eh bien! j'ai comme une idée, monsieur le commissaire, que, si l'on arrête quelqu'un cette nuit, ce quelqu'un ne sera pas Pierre Sandrac.

—Oui, je sais, dit le magistrat en haussant les épaules, que vous n'avez jamais cessé de le défendre; vous êtes trop bon..... Vous verrez, cette nuit!

—Soit, monsieur le commissaire, nous verrons.

Et Bernard Lavergne se frotta les mains.

Le soir, toutes les dispositions étaient prises pour sauvegarder l'habitation du comte de Montreux.

Les deux agents envoyés par le commissaire de police étaient venus, vêtus en ouvriers et Bernard les avait placés, avant la nuit, dans le cabinet même du comte.

Quant à lui et aux hommes de confiance qui l'aidaient habituellement dans ses rondes, ils gardaient un peu tous les coins de l'habitation.

Comme à Neuilly, le soir où l'on avait arrêté Pierre Sandrac, les portes étaient à peine fermées. Les gredins qu'on attendait entreraient facilement, on refermerait les portes, et ils seraient inévitablement arrêtés.

Telle était du moins la pensée de Bernard Lavergne et du commissaire de police.

Ils auraient été un peu moins rassurés s'ils avaient pu pénétrer, en ce moment, dans un cabinet particulier de l'Hôtel de France, où trois hommes fumaient silencieusement, tandis qu'un domestique enlevait les restes d'un fin repas, auquel les convives avaient d'ailleurs médiocrement fait honneur, et servait le café et les liqueurs.

Ces trois hommes étaient Max Kreizer, le baron et Henri de Mondoze.

Pendant tout le repas, ils n'avaient parlé que de choses indifférentes. Ils attendaient impatiemment que le garçon les laissât seuls.

Et quand le garçon se fut retiré, ils attendirent encore que des jeunes gens qui dînaient dans un cabinet voisin, fussent partis.

Ils parlèrent alors; mais leur conversation fut courte.

—Voyons, dit le baron d'une voix agitée, si nos dispositions sont bien prises. J'ai reçu un télégramme de Corthey m'avisant que la dépêche signée du nom de M. de Montreux avait été expédiée, ce matin, à Bernard Lavergne. Avez-vous pu, M. de Mondoze, constater l'effet de cette dépêche.?

—Parfaitement. Emotion au télégraphe, bavardages; et, comme conséquence, le commissaire prévenu. Il a envoyé deux hommes à Bernard Lavergne: ces hommes, ainsi que tous ceux qui font habituellement des rondes dans l'usine, sont cachés dans l'habitation du comte.

—C'est-à-dire à deux cent cinquante mètres de l'usine! s'écria le baron avec un sinistre mouvement de joie.

—Oui, dit Mondoze; il est très probable que l'usine sera à peine surveillée cette nuit.

—Et toi, Max, as-tu réussi? interrogea le baron.

—Mon père, les bidons de pétrole sont cachés à l'endroit que vous m'avias indiqué, à deux pas de la petite porte par laquelle nous devons entrer.

—Avez-vous sur moi toutes les clefs nécessaires? demanda Mondoze.

—Vous avez bien que j'avais pris l'empreinte de toutes les serrures pendant mon séjour chez M. de Montreux; et nous pénétrerons partout sans le moindre difficulté, affirma Max.

—Et sans danger, appuya le baron.

Mondoze fit un bon en arrière; le baron et son l'entouraient de leurs bras, luttant silencieusement avec lui.

Et se débarrassa d'eux.

—Ecoutez-moi, dit-il. Je suis un misérable, un bandit; j'ai sacrifié toutes qui est respectable: honneur, amour, amitié; je mérite tous les mépris.... Mais, sur mon âme, je n'ai jamais cessé d'être Français! Et ce fusil, je vous jure que vous ne l'aurez pas. Vous avez sans doute le droit de vous venger du comte de Montreux; vous n'avez pas le droit de voler une chose qui ne lui appartient pas, qui appartient à la France. Et d'ailleurs, entre gens tels que nous, je suis bien naïf d'invoquer le droit! Vous êtes deux, mais je ne vous crains pas! Obéissez-moi, ou je vous perds....

Max allait encore se précipiter sur lui, son père l'arrêta.

—Non, laissez-nous une minute. Mon cher Mondoze, je comprends votre sentiment, et, si pâtre opinion que vous ayez de moi, comme je l'ai de vous d'ailleurs, je rends justice à votre patriotisme. Mais vous êtes forcé de vous incliner devant la force.—Cherchez dans vos poches, ajouta-t-il avec ironie; vous n'avez plus ni votre revolver ni votre poignard, j'ai eu soin de vous les prendre tout à l'heure. Avec quoi vous défendriez-vous contre nous, qui sommes toujours bien armés? Cédez donc; vous nous forceriez à vous tuer.

—Essayons! dit froidement Mondoze; je vous défie bien de tirer un coup de revolver et j'ai de quoi parer tous vos coups de poignard.

Et se mettait en garde avec son fusil.

—Mon père, supplia Max, renoncez à ce fusil. Mettons enfin le feu et fuyons, s'il en est temps encore....

—Non! je veux ce fusil!

Et le baron se précipita, le poignard levé, sur Henri de Mondoze....

XIII

LA JUSTICE.

Tandis que les Kreizer préparaient si méthodiquement leur vengeance, le comte de Montreux et Harry Clifford accomplissaient leur retour de Londres à Saint-Etienne avec une rapidité vertigineuse.

La dépêche de Jérôme était arrivée à Londres vers minuit.

A une heure, le comte et son ingénieur quittaient Londres par un train spécial; le train habituel ne leur aurait pas permis d'arriver assez rapidement à Folkestone, d'où ils traverseraient le Pas-de-Calais pour rejoindre Boulogne.

En recevant la dépêche de Jérôme, M. de Montreux était demeuré stupide; il murmurait même une voix tremblante:

—Est-ce possible, Harry? Vous ami ne s'abuse-t-il pas?.... N'exagère-t-il pas?...

Harry n'était pas d'humeur à discuter.

—Il faut partir, répliqua t-il simplement.

Et, montrant autant de calme que de résolution, il consulta les indicateurs d'Angleterre et de France, constata que les trains et les vapeurs ordinaires ne leur permettraient pas d'arriver à temps; et il forma aussitôt le plan de son voyage. Il ne pouvait perdre une minute.

Sur sa prière, le comte écrivit à Corthey pour le prévenir que, le lendemain, ils avaient des usines à visiter et que ce serait seulement le surlendemain qu'ils pourraient se rendre au rendez-vous qu'il leur avait fixé

—Il faut, dit-il, que le drôle ne s'imagine pas que nous avons quitté l'Angleterre.

Puis, tandis qu'on préparait un train spécial pour eux dans la gare de Charing-Cross, il donna, par dépêche, l'ordre de tenir un bateau-vapeur à Folkestone et commanda un train à Boulogne pour gagner Paris.

Ils arrivèrent à Folkestone vers deux heures du matin.

Le vapeur les attendait.

A quatre heures, ils étaient à Boulogne, où les chevaux n'avaient pas aussi rapidement marché qu'en Angleterre. Le chef de gare avait dû correspondre avec Paris et attendre la réponse avant de former un train.

Le nom du comte de Montreux et les mots: "Ordre supérieur" étaient dans ce dépêché avaient fait merveille: Harry aplani toutes les difficultés.

Ils purent partir de Boulogne avant cinq heures et, malgré quelques arrêts causés par des trains de marchandises, arriver à la gare du Nord vers dix heures du matin.

Le train ordinaire ne les y eût amenés qu'à onze heures quinze, heure à laquelle ils devaient repartir de la gare de Lyon.

Jérôme les attendait et leur expliqua, avec concision, tout ce qui s'était passé chez la vicomtesse.

Au nom de ce Sandrac, l'ancien caissier d'Herbelin, M. de Montreux eut un bondissement tressaillement.

—Mais comment connaissez vous cet homme? demanda-t-il.

—C'est un point que nous ne pourrons vous expliquer que plus tard, répondit assez tranquillement Harry.

—Mais il faut prévenir Lavergne! s'écria le comte; nous ne serons pas à l'abri de tout danger tant que ce misérable sera en liberté.

—Le fusil.... Kebel, n'est-ce pas?

—Parbleu! Allons, vite, le feu!

Max, qui était venu rejoindre son père, préparait déjà sa boîte d'allumettes.

Ils étaient en ce moment dans une grande allée qui menait des bureaux aux ateliers et sur laquelle s'ouvrait la petite pharmacie de Mlle de Montreux.

Mondoze saisit le bras de Max

—Attendez!

Puis, il s'empara brutalement du fusil que tenait le baron.

—Et maintenant, déclara-t-il d'un ton résolu, mettez le feu, vengez-vous, et, quels que soient les remords qui m'assiègent en ce moment, je vais vous y aider; mais je vous jure que vous n'emporterez pas ce fusil!

Le baron poussa un cri rauque.

—Prenez garde, père, supplia Max.

Et, en même temps, il essayait de reprendre le fusil à Mondoze et lui disait, d'une voix persuasive:

—Voyons, vous êtes fou, mon cher.

—Je ne suis pas fou, répliqua Mondoze, de ne pas avoir reçu de nouvelles de la vicomtesse.

—Elle se sera sentie espionnée, répliqua le baron; et elle aura jugé plus prudent de ne pas nous envoyer de dépêche.

—Et le comte est toujours à Londres?

—Oui. Corthey ajoute, dans son télégramme, qu'il l'a vu, dès hier, à son arrivée; et il a accepté le rendez-vous qu'il lui a fixé pour aujourd'hui dans la soirée; il est même probable qu'ils sont ensemble en ce moment.

—Eh bien! partons, dit Mondoze d'un ton résolu, mais non sans une pointe de mélancolie.

Le baron le regarda du coin de l'œil et lui demanda:

—Auriez